Document generated on 06/03/2025 6:18 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Exciter en soi le naturel de l'homme
Les Précieuses ridicules

Étienne Bourdages

Number 110 (1), 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25592ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bourdages, É. (2004). Review of [Exciter en soi le naturel de l'homme : *Les Précieuses ridicules*]. *Jeu*, (110), 39–42.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉTIENNE BOURDAGES

Exciter en soi le naturel de l'homme

On s'amuse beaucoup en parcourant le *Grand Dictionnaire des précieuses* que publie Somaize en 1660. Les expressions qu'il y collige sont souvent d'une singularité déconcertante et ne pèchent surtout pas par économie de moyens. Par exemple, le chandelier y est présenté comme le « soutien de la lumière » ou la « commodité de l'ardent », tandis que s'asseoir, c'est « contenter l'envie qu'un siège a de nous embrasser ». On s'étonne toutefois d'en rencontrer d'autres qui sont toujours en vigueur à notre époque. Si on entend rarement dire que « la neige fond sur le visage d'une femme » pour signifier qu'elle vieillit, il arrive fréquemment que les « bras nous tombent » lorsqu'on est surpris, et l'on dit encore des yeux qu'ils sont le « miroir de l'âme ». La publication du dictionnaire de Somaize est symptomatique de l'ascendant qu'avait l'art de parler dans les ruelles sur la société du temps. C'est d'ailleurs un an plus tôt que Molière obtenait son premier succès dans la capitale en présentant une pièce mettant en scène deux provinciales qui tentent d'imiter, sans talent aucun, les manières parisiennes. Le succès est assez significatif pour que le divertissement en un acte, d'abord présenté en tomber de rideau, à la fin d'une tragédie, soit repris pour lui-même.

Cependant, Somaize et Molière ne profitent pas d'une mode passagère qui aurait encouragé un temps les jeunes filles à parler la bouche en cul-de-poule et à rechercher les paraphrases ampoulées. À l'époque, le mouvement précieux a déjà sa petite histoire. Il puise ses origines dans les salons du début du XVIIe siècle et consiste non seulement en l'art du raffinement du langage, mais en un art du raffinement en général : raffinement moral, des rapports avec autrui, de la tenue... Il y a certes un je-ne-sais-quoi d'un peu austère dans cette approche de la vie en société, et cette façon de manier la langue se rapproche sans doute de la rectitude politique qui a de plus en plus d'emprise sur notre époque. En effet, dire d'un nain qu'il est une « personne de petite taille », dire d'un aveugle qu'il est « non-voyant », ça fait un peu précieux, ça tire un peu vers la droite et, présenté de cette manière, ça frôle même la lapalissade. Mais est-ce ridicule ?

En fait, les précieuses de Molière, les ridicules, ce sont les poseuses, celles qui veulent beaucoup mais n'arrivent à rien, celles qui se prennent au

Les Précieuses ridicules

TEXTE DE MOLIÈRE. MISE EN SCÈNE DE PAUL BUISSONNEAU, ASSISTÉ DE MANON BOUCHARD ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : MARIO BOUCHARD ; COSTUMES : GINETTE NOISEUX ; ÉCLAIRAGES : LUC PRAIRIE ; MUSIQUE ORIGINALE : SILVY GRENIER ; CHORÉGRAPHIE : DANIELLE HOTTE ; MAQUILLAGES : JACQUES-LEE PELLETIER. AVEC FRANCE ARBOUR (MAROTTE), VALÉRIE BLAIS (CATHOS), STÉPHANE BRETON (MASCARILLE), PIERRE COLLIN (GORGIBUS), RENÉ GAGNON (DU CROISY), CLAUDE GAI (ALMANZOR), MARIE-FRANCE LAMBERT (MAGDELON), JEAN MARCHAND (LA GRANGE) ET DENYS PARIS (JODELET). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE À MONTRÉAL DU 21 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 2003, ET AU CENTRE NATIONAL DES ARTS, À OTTAWA, DU 18 AU 27 MARS 2004.

sérieux ou s'enlisent dans l'amateurisme. L'auteur, lui-même précieux à ses heures, explique d'ailleurs clairement ses intentions dans sa préface :

> [...] les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés ; [...] ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie. [C'est pourquoi] les véritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal.

C'est sûrement ici qu'on trouvera toute l'actualité du propos de cette courte farce. On peut, à mon avis, établir un rapport direct entre les précieuses ridicules et les « filles d'aujourd'hui », déjà « madames » à douze ans, obnubilées par les représentations *glamour* dont les bombardent les magazines et qui deviennent la norme à leurs yeux. Pour elles, il ne s'agit pas que d'un jeu de société, c'est la réalité. La présence de nombreux miroirs dans l'antichambre des précieuses du TNM allait tout à fait dans ce sens.

La Cathos et la Magdelon que Paul Buissonneau met en scène sont donc de ces adolescentes qui voudraient respirer l'air d'un grand monde dont elles ont l'image en tête mais qu'elles n'ont jamais vu en vrai. Marie-France Lambert (Magdelon) et Valérie Blais (Cathos) prennent plaisir à jouer les parvenues : la moue hautaine, levant les yeux lorsque Gorgibus (Pierre Collin) ne comprend pas leur charabia. C'est que, comme on le fait dans les cercles précieux, nos deux arrivistes lisent et analysent les amours de *Clélie* et du *Grand Cyrus*, des romans de Mademoiselle de Scudéry s'étalant sur des dizaines de volumes. Ce n'est pas de la blague, car elles en idolâtrent les personnages et s'y identifient totalement. Si bien que nos «précieuses» souhaitent que leurs propres histoires d'amour soient lentes et galantes comme celles qui se vivent au pays de Tendre ; aussi changent-elles leur nom pour adopter ceux de la fiction. Il fallait voir le regard défiant que lançait Magdelon lorsque Cathos lui annonce, devant Gorgibus, qu'elle a choisi de prendre le nom d'Aminte. De toute évidence, elle la trouve un peu audacieuse de s'identifier à un personnage dont le caractère est bien au-dessus du sien. Le jeu des comédiennes révèle le sous-texte avec une vive subtilité. Nous n'aurions pu demander meilleure interprétation. Menacées par le décalage qui s'installe entre leur fiction et une existence qui n'a rien d'exaltant, les deux jeunes filles nous inspirent presque de la pitié tant elles sont inconscientes. Leur ridicule émane ici de cet empressement à vouloir se sauver d'un mariage arrangé grâce à un subterfuge des plus maladroits. Elles ont adopté le style les yeux fermés, annihilant toute distance au point où, lorsque des êtres fictifs se présentent devant elles, elles se laissent confondre. Le duo comique formé par Blais, naïve et sotte sur les bords, et Lambert, suffisante à souhait, est d'une grande efficacité.

Les personnages de faux petits marquis, ce sont les valets Mascarille et Jodelet qui les interprètent, particulièrement Mascarille. Les lazzi de ce dernier, cherchant les modulations qui lui permettront de tourner son impromptu en chanson, sont succulents. Dans le rôle, Stéphane Breton étonne. Il a le physique typique du valet de comédie mais ne s'en tient pas qu'à ses traits : il prend toute la place qui lui revient sans trop en faire ou étirer la sauce, et sans en enlever aux deux précieuses subjuguées par tant de « talent ». Le numéro de Breton sonne juste, même dans les fausses notes, et lui

vaut les applaudissements mérités de la salle. L'arrivée tardive du Jodelet efféminé de Denys Paris ne fait qu'ajouter au ridicule de la situation. Le jeu des quatre comédiens fait sans contredit de cette scène une réussite.

En comparaison, il n'y a pas d'autre mot qu'« absente » pour qualifier l'interprétation de France Arbour et de Claude Gai. Les deux serviteurs bourrus qu'ils jouent auraient gagné à être éliminés de la distribution. Ils sont lourds, totalement antipathiques, traînent les pieds, n'interviennent qu'à leur tour malgré le fait qu'ils sont chacun dans son coin de la scène du début à la fin du spectacle. Les montrer autant, c'était leur accorder une importance injustifiée.

Les Précieuses ridicules, mises en scène par Paul Buissonneau (TNM, 2003). Sur la photo : Valérie Blais (Cathos), Stéphane Breton (Mascarille) et Marie-France Lambert (Magdelon). Photo : Yves Renaud.

Après le *Hamlet* de quatre heures présenté en début de saison, le TNM voulait peut-être donner un peu de répit à ses abonnés en leur offrant une farce d'une heure. Cependant, comment un théâtre qui a de gros moyens peut-il dépenser beaucoup pour un texte simple, qui parle par lui-même ? Comment faire compliqué ? D'abord, en concevant un décor fastueux, chargé d'accessoires et de signes renvoyant à de multiples interprétations. Il semble qu'à chaque fois qu'un metteur en scène décèle la notion de théâtre dans le théâtre dans un texte, il s'ingénie à la concrétiser dans la scénographie, comme s'il ne faisait pas confiance au jugement du spectateur. Ici, c'est le boudoir des précieuses en puissance qui semble être atterri, tel un ovni, au beau milieu des coulisses d'un théâtre. Car nous sommes bien dans les coulisses d'un théâtre, non ? On ne peut pourtant pas se tromper : de grands panneaux, de chaque côté de la scène, évoquent un entrepôt de décors. En fait, la scène paraît inversée, de sorte que les sièges des spectateurs ont vue sur la rue, à l'arrière du lointain, les visages des spectateurs se reflétant dans les miroirs des précieuses. Que veut-on nous dire avec ces multiples mises en abyme ? Que, si nous nous examinions de plus près, nous verrions que nous sommes d'un pareil ridicule ? Et de ces anachronismes – le violon étant remplacé par une bande sonore –, que comprendre ? Veut-on souligner l'universalité du sujet ? Le spectateur se perd facilement dans cet environnement un peu surréaliste, aux allures de débarras. Ce n'est pas la première fois que je reproche à un décor du TNM de faire dans le cabotinage.

La fin n'aide en rien à démêler cette confusion. Plus ça va, plus la production s'égare. La tirade mise au point par Buissonneau, qui est allé puiser dans les paroles d'à peu près tous les hommes bafoués du théâtre de Molière, est laborieuse, presque larmoyante et

des plus discutables. Gorgibus nous récite des morceaux choisis. Le problème ne réside pas tant dans le ton de Pierre Collin ; on ne peut que se laisser mener par les personnages incarnés par cet acteur. Cependant, que retient-on de ce discours ? Que tous les hommes qu'il cite ne feraient qu'un ? Peut-être. Mais il y a dans cette lecture un renversement suspect qui encourage le spectateur à prendre parti pour ces êtres ridicules qui n'ont pas su s'adapter aux jeux du siècle ou les ont simplement refusés, et aux dépens desquels l'auteur s'amusait, comme Alceste, le fameux misanthrope.

De plus, le saut de cent trente ans qui nous mène ensuite des *Précieuses*... à la Révolution française donne le vertige. Le raccourci emprunté par Buissonneau est assez déroutant. Il y a de quoi laisser perplexe quiconque connaît le moindrement le théâtre de Molière et l'histoire de la France. Sous l'œil de Buissonneau, Molière devient populiste, défenseur des petites gens malmenés par les hautes castes. Il ne faut pourtant pas se leurrer : les *Précieuses* sont une des rares comédies de l'époque où les valets ne donnent pas de leçon d'humilité à leurs maîtres. On se rappelle que Jodelet et Mascarille y sont effectivement congédiés par les ingrats Du Croisy et La Grange une fois la farce terminée. Quoique, dans cette fin, il semble que ce soit surtout du côté de Marotte et d'Almanzor qu'on se range. Ceux-ci n'ont pas été payés ! Étant donné leur importance dans l'action, il n'y a vraiment pas de quoi tourner cela en drame et les affubler du bonnet des révolutionnaires.

Quelque chose jure dans cette production des *Précieuses ridicules* et c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur. Le jeu des acteurs, à la fois inspiré et fidèle au texte original, ne semble pas trouver sa place au milieu de ce décor flamboyant et de cette lecture tronquée.

Molière a parlé. Sa parole n'est pas coulée dans le bronze. Chacun est libre de l'interpréter à sa façon. *Les Précieuses*... de Buissonneau démontrent tout de même qu'il peut parfois paraître abusif de vouloir faire dire davantage à cette parole. Et si Molière n'avait d'abord voulu qu'exciter en nous le naturel de l'homme, nous faire rire ? **j**

Les Précieuses ridicules, mises en scène par Paul Buissonneau (TNM, 2003). Sur la photo : Valérie Blais (Cathos), Pierre Collin (Gorgibus) et Marie-France Lambert (Magdelon). Photo : Yves Renaud.